



**HAL**  
open science

## L'homme d'une seule idée

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein

► **To cite this version:**

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein. L'homme d'une seule idée. Les identités multiples d'Emile Meyerson, 2016. hal-01496888

**HAL Id: hal-01496888**

**<https://hal.science/hal-01496888>**

Submitted on 28 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## CHAPITRE 6

### L'HOMME D'UNE SEULE IDÉE

Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein

« Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement<sup>1</sup> ». Cette formule célèbre de Bergson dans sa conférence au congrès de philosophie de Bologne en 1911, fait-elle de Meyerson « un philosophe digne de ce nom » ? *Identité et réalité* est déjà le livre d'une idée : quoiqu'illustrée et martelée par de longues analyses érudites, elle se laisse aisément résumer en quelques mots : la connaissance est mue par une quête d'identité sans cesse contrariée par la réalité. Parvenu à son quatrième livre, *Du Cheminement de la pensée*, paru en 1931, Meyerson reconnaît que toute son œuvre tourne autour d'une seule idée :

Certains d'entre ceux à qui nos conceptions sont devenues familières (ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'ils les approuvent) seront enclins à juger qu'il y a trop peu de neuf dans cet exposé et qu'en fin de compte, comme on ne s'est pas fait faute de nous le dire, nous répétons toujours les mêmes choses. Nous nous consolerons alors avec cette réflexion de M. Bergson, selon laquelle les grands philosophes du passé (auxquels, certes, nous ne songeons nullement à nous comparer d'autre part) n'auraient eu chacun qu'une seule idée dominante, autour de laquelle tournait leur œuvre entière<sup>2</sup>.

L'idée maîtresse qui a cristallisé au cours de la longue gestation d'*Identité et réalité* est-elle la seule idée de Meyerson ? S'est-il emmuré dans un système, ruminant sans relâche une seule idée ? A-t-il jamais cessé d'écrire et réécrire *Identité et réalité* ? Dès 1907, lorsqu'il raconte son premier livre à Frania, il évoque son « système ». Avant même d'être publié, lu, discuté, il a l'intime conviction d'avoir formé un système philosophique. Cette conviction, ancrée en son for intérieur, résiste-t-elle au commerce intellectuel qu'il entretient dans les années qui font suite à la publication du livre ? Dès lors qu'il change de mode d'existence philosophique, dès lors qu'il pense en dialogue et non plus en solitaire, peut-il encore bercer son idée maîtresse ?

En mettant à jour les échanges qui président à la rédaction des livres suivants, ce chapitre montre comment Meyerson retravaille son idée maîtresse. Dans ces conditions doit-on parler d'une *évolution* de la pensée de Meyerson ou plutôt d'un travail de fortification qui l'enfermerait dans un splendide isolement ?

Autour de la Société française de philosophie

Meyerson aime « se frotter » aux idées des autres et déplore souvent sa condition de « ver à soie » :

Vous savez que je n'ai jamais été professeur. C'est là une situation qui, au dire de ceux qui l'ont été toute leur vie, comporte quelques avantages. Mais elle entraîne, à mon avis, cet inconvénient qu'ayant eu ni élèves, ni collègues, et le frottement contre la pensée d'autrui faisant ainsi défaut, j'ai été sans doute trop porté à m'enfermer dans mes idées propres, à m'entourer, comme un ver à soie, de la substance produite par moi-même (*sicht einsprimen* disent les Allemands d'un terme très expressif). Dans ces conditions, les discussions orales et par écrit m'ont toujours été un adjuvant infiniment précieux<sup>3</sup>.

Ces discussions sont aujourd'hui visibles dans l'abondante correspondance que Meyerson entretient avec des collègues français ou étrangers. Il discute, argumente, répond aux objections. Il utilise ces échanges épistolaires comme chantier philosophique et reprend certaines de ses lettres-fleuves dans l'ouvrage ou l'article qu'il est en train de rédiger.

<sup>1</sup> Bergson, « L'intuition philosophique », *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, p. 123

<sup>2</sup> Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, p. vii-viii.

<sup>3</sup> CZA 408/38, Meyerson à Stanley Keeling (s. d.). Voir aussi les lettres à Ignace Meyerson, 30 décembre 1931, et Georges Urbain, 14 février 1932, *Lettres françaises*, op. cit., p. 621 et 900.

Pour instaurer ce régime de discussions, Meyerson tire profit d'un certain nombre d'institutions qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, animent la vie de la communauté philosophique française. Sans être philosophe de profession, il bénéficie d'une structure hautement professionnelle : la Société française de philosophie, créée en 1901, dans la foulée du premier congrès international de philosophie à Paris. Grâce à l'énergie de Xavier Léon, administrateur, et d'André Lalande, secrétaire général, la Société déploie une activité très riche. Elle se propose d'œuvrer au rapprochement des savants et des philosophes, et de se consacrer à la discussion des problèmes les plus essentiels de la pensée et de l'action dans un esprit libre, ouvert et critique. La Société, qui se veut « foyer spirituel pour tous ceux qui se réclament de la Raison », se donne pour mission de « travailler plus efficacement aux progrès des sciences philosophiques par l'entente et la réunion régulière de savants et de philosophes, par leur collaboration méthodique et suivie<sup>4</sup>. » Elle organise six à huit séances annuelles autour d'un thème avec des textes communiqués avant la séance et des « discutants » désignés à l'avance. Les minutes des débats sont publiées chaque année dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*. Xavier Léon qui assume un énorme travail de planification, d'organisation et de publication, associe Meyerson à l'entreprise. Dès que ses obligations à la *Jewish Colonization Association* le lui permettent, Meyerson assiste avec intérêt aux travaux de la Société : après la séance du 31 décembre 1908 consacrée à *Identité et réalité*<sup>5</sup>, il n'apparaît pas aux séances de l'année 1909 mais redevient très présent les années suivantes. Ainsi en hiver 1911, le voit-on le 12 janvier, quand il est question de « L'étude biologique de la mémoire » de Piéron et le 28 février quand le docteur Doléris présente son travail sur « L'éducation sexuelle ». En mai il participe à nouveau à la séance où l'on discute des idées sur le transformisme de Félix Le Dantec<sup>6</sup>. En 1912, il est discutant avec Marcel Boll à propos du « progrès des théories chimiques » de Job<sup>7</sup>, et participe encore à deux réunions<sup>8</sup>.

Certaines des séances sont consacrées au chantier collectif du *Vocabulaire philosophique*, dirigé par Lalande. Chaque article fait l'objet de recherche et de débat, aussi le projet occupe-t-il plusieurs années et mobilise-t-il une grande partie des philosophes français. Quand Meyerson entre à la Société, le *Vocabulaire* en est à la lettre L. Aussi participe-t-il à la rédaction des articles : « Légalité », « Loi », « Magie », « Obscur », « Palingénésie » et « Principe »<sup>9</sup>. Bon an, mal an, entre la présentation de *Identité et réalité* et le début de la Grande Guerre, qui interrompt les activités de la société, Meyerson participe à la moitié des sessions, comme simple auditeur ou comme discutant<sup>10</sup>. Par la suite, il est beaucoup moins assidu, même lorsqu'il est question des travaux de son ami Lucien Lévy-Bruhl. En 1923, Xavier Léon ajoute un court message sur la carte d'invitation à la présentation de Lévy-Bruhl de son livre *La mentalité primitive* : « Je sais par Delouvrier que vous avez des objections intéressantes à faire et j'espère bien que vous pourrez venir intervenir ». Empêché, Meyerson ne participe pas à cette discussion mais développe ses objections dans un chapitre du *Cheminement de la*

<sup>4</sup> Xavier Léon, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1901, 1, p. 2.

<sup>5</sup> Les « discutants » sont Léon Brunschvicg, André Job et Louis Weber. Voir *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1909, 9, 6, p. 75-108.

<sup>6</sup> Séance du 18 mai 1911, « Stabilité et mutation », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 1911, 11, 5, p. 105-134.

<sup>7</sup> *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1913, 13, 2, p. 47-62.

<sup>8</sup> À la demande de Xavier Léon, Meyerson accepte d'être le principal discutant du livre de Louis Weber *Le rythme du progrès, étude sociologique*, avant de prendre conscience que le livre lui parvient bien tard (15 novembre pour des séances prévues les 29 janvier et 5 février suivants). Il envisage alors de reporter la discussion ou de « renoncer tout simplement » mais finit par prendre part à la discussion avec d'autres collègues. *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1914, 14, p. 2.

<sup>9</sup> Voir séance du 7 juillet 1910 *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 13 (1910) p. 160, p. 182 et P. 187 ; séance du 20 juillet 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 15 (1912), p. 236-237 et p. 254 ; séance du 26 juin 1913, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 16 (1913), p. 218-219, repris dans Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, (Paris, Alcan, 1926), 5e édition, Paris, PUF, 1947, p. 555-556, 584-585, 588, 705-706, 730, 827-828.

<sup>10</sup> Outre celles que nous avons mentionnées et la fameuse séance avec Einstein, Meyerson assiste à bon nombre de séances : 31 décembre 1912, Brunschvicg sur « L'idée de vérité en mathématique » ; Durkheim, « Le problème du religieux et la dualité de la nature humaine » ; 13 mars 1913, Claparède, « Les chevaux savants d'Elberfeld » ; 29 mai 1913, Couturat, « Pour la logique du langage » ; 19 mars 1914, Gilson, « La doctrine cartésienne de la liberté et la théologie » ; 28 mai 1914, Piéron, « La notion d'instinct » ; 20 janvier 1921, L.-J. Henderson, « La finalité du milieu cosmique » ; 24 février 1921, Brunschvicg, « L'intelligence est-elle capable de comprendre ? ».

*pensée*. Par contre, au mois de juin 1929, pour la présentation de *L'Âme primitive*, il adresse une lettre, lue et publiée<sup>11</sup>.

En complément de la Société de philosophie, plusieurs revues cimentent la communauté. La *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, dirigée par Théodule Ribot, puis par Lucien Lévy-Bruhl à partir de 1917, est de tendance positiviste au sens où elle exige des faits. La *Revue de Métaphysique et de Morale*, fondée en 1893, n'est pas vraiment en opposition avec la première, mais elle ouvre un nouvel espace de discussion. Loin de partager la communauté philosophique en deux camps, ces deux publications se complètent et les auteurs circulent librement de l'une à l'autre<sup>12</sup>. La *Revue de Métaphysique et de Morale* attire plus particulièrement Meyerson car elle privilégie la théorie de la connaissance<sup>13</sup>. Et surtout elle se veut, depuis sa création, au service du rationalisme. « Soyons rationalistes avec rage », écrit Xavier Léon à son collaborateur Elie Halévy<sup>14</sup>. Dans le contexte de l'époque, le rationalisme est synonyme de défense de la liberté de penser et d'expliquer, contre les mystères de la foi et contre les dogmes d'une science figée. Meyerson a toutes raisons de se sentir plutôt à l'aise dans un tel milieu.

À ces deux revues françaises, s'ajoute une revue à vocation largement internationale : *Scientia, Revue internationale de synthèse scientifique*. Fondée en Italie en 1907, par Federico Enriques, diffusée à Bologne, Londres, Paris et Leipzig, elle publie des articles en quatre langues (français, anglais, italien et allemand) et couvre l'ensemble des sciences : mathématiques, mécanique, physique, chimie, biologie, économie, sociologie et psychologie. L'objectif déclaré dans l'éditorial est de lutter contre la spécialisation disciplinaire pour empêcher que la philosophie scientifique ne s'enferme dans des conceptions étroites.

Meyerson lit avec avidité et régularité ces trois revues qui ne sont pas seulement des organes d'information, mais aussi de débat. En effet, elles servent de banc d'essai pour lancer des idées, car elles livrent des chapitres de livre avant leur parution<sup>15</sup>. Et surtout elles réservent une large place aux recensions d'ouvrages, un moyen de se faire connaître et parfois aussi de se faire des ennemis ... Dès leur première rencontre, Xavier Léon voit en Meyerson une ouverture à la littérature polonaise. De son côté, Meyerson entrevoit dans ses facilités de lecteur polyglotte le moyen de se tenir au courant des parutions :

Au cours de notre entretien d'hier vous avez bien voulu me proposer de me charger de certains comptes rendus pour votre *Revue*. Comme je dois partir très prochainement pour l'étranger et rester absent plus d'un mois, voulez-vous me permettre de vous demander si vous ne jugeriez pas opportun de me mettre en rapport, avant mon départ, avec votre collaborateur chargé de la distribution de ce travail (M. Halévy, si j'ai bien compris vos indications)? J'y verrais, du moins à mon point de vue particulier, un double avantage. 1°) Je pourrais utiliser quelquefois mes insomnies ; 2°) je pourrais en passant à Berlin, Varsovie, et SP [Saint-Pétersbourg], où j'ai des amis, faire certaines démarches pour m'informer, le cas échéant, de nouvelles publications<sup>16</sup>.

Meyerson trouve donc à Paris un milieu philosophique riche, vivant et accueillant dans lequel il s'intègre aisément, malgré ses obligations professionnelles.

## L'injonction de Bergson

---

<sup>11</sup> *Bulletin de la Société française de philosophie*, 29 (1929), p. 663-698.

<sup>12</sup> D. Merllié, « Les rapports entre la *Revue de Métaphysique* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon et Théodule Ribot ; Xavier Léon et Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 98, n°1/2 (1993), p. 59-107.

<sup>13</sup> Émile Chartier (*alias* Criton, puis Alain), collaborateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* écrivait à Léon qu'on aurait dû l'appeler *Revue de mathématiques et de morale* (D. Merllié, *ibid.*, p. 61, note 5)

<sup>14</sup> Xavier Léon à Elie Halévy, 1891, *Ibid.* p. 12.

<sup>15</sup> Voir ce qu'écrivit Ignace Meyerson à « son oncle » en 1923 : « [...] Lévy-Bruhl te demandait un fragment de ton livre pour sa revue. Mais c'est presque un rite à présent que de demander trois articles de chaque livre important aux trois revues importantes : la mienne (d'abord), celle de Léon et de Lévy-Bruhl ensuite », *Lettres françaises, op. cit.*, p. 545.

<sup>16</sup> Meyerson à Xavier Léon, s. d. [mars 1908], *Lettres françaises, op. cit.*, p. 336-337.

Le deuxième ouvrage de Meyerson *De l'Explication dans les sciences* rappelle l'un des titres qu'il avait proposés pour *Identité et réalité : Explication scientifique et sens commun*<sup>17</sup>. Pourquoi revenir sur ce thème? N'est-ce pas un peu régressif? Le repli sur cette question de philosophie des sciences est voulu par Meyerson et constitue une réponse – longuement murie – aux commentaires de Bergson sur *Identité et réalité*. En effet, la lettre de Bergson évoquée au chapitre précédent suggère que ce dernier a noté un certain décalage entre le titre de ce premier ouvrage et le contenu. La problématique annoncée par le titre *Identité et réalité* laisse augurer un discours métaphysique sur les moyens d'atteindre le réel, or le contenu de l'ouvrage développe essentiellement de longues analyses épistémologiques et historiques destinées à prouver que le principe de causalité traverse les sciences. Cette lettre a un curieux effet sur Meyerson. Impressionné par l'attention que lui porte ce maître de la philosophie et tout éperdu de reconnaissance, il répond à Bergson :

Dans la lettre que vous m'avez adressée autrefois – et que je relis de temps en temps, comme le résumé le plus précis de la pensée de mon livre – dans les entretiens que vous m'avez accordés depuis, vous avez formulé tant d'observations justes et profondes que ma propre conception de mon travail et de ses résultats en a été grandement modifiée : sûrement, sur bien des points vous me comprenez infiniment mieux que je ne me comprends moi-même.<sup>18</sup>

Tout heureux d'être compris et reconnu par quelqu'un qu'il se plait à voir comme un frère, un Juif polonais qui a réussi, Meyerson se laisse entraîner dans un processus d'*assimilation* non seulement à la communauté des philosophes français, mais à son chef de file incontesté. Dans une longue lettre de plus de dix pages, adressée à Bergson vers la fin de 1908, il procède à une relecture de sa propre philosophie traduite en langue bergsonienne. Il semble littéralement entrer dans le cerveau de Bergson. En particulier, il s'accorde avec lui sur les rapports entre science et métaphysique : « les conceptions que la science formule au sujet de l'essence des choses, écrit-il, sont tout à fait inconsistantes<sup>19</sup> ». Ce curieux exercice d'assimilation à la pensée d'un autre fut peut-être l'amorce de la fusion imaginée par Meyerson dans son petit conte « Bergson et Meyerson », puisqu'il y évoque « un cas de dédoublement d'un personnage : il y aurait eu, non pas deux philosophes, mais un seul, ayant pratiqué successivement deux lignées de pensée assez distinctes, mais nullement contradictoires<sup>20</sup> ». Cette relation fusionnelle lui est-elle suggérée par cette seule phrase de la première lettre de Bergson : « Cette conclusion me paraît être la vérité même ; j'y suis arrivé, de mon côté, par un chemin assez différent ... » ou bien par des propos de Bergson lors de leurs entretiens privés vers la fin de 1908 ? En tout cas, Bergson encourage Meyerson à pousser plus loin les conclusions d'*Identité et réalité* :

Ce que j'ai voulu dire est que votre ouvrage, quoique de nature épistémologique, ouvre la porte aux spéculations métaphysiques. [...] Le lecteur métaphysicien, qui ferme votre livre, se trouve donc avoir été détourné par vous de certaines directions. Par là même, il est amené à chercher une autre direction dans laquelle s'engager. Vous n'êtes pas tenu, je le répète, de la lui indiquer, mais j'estime que personne ne serait mieux à même que vous de le faire, puisque personne ne peut connaître aussi bien que vous les tenants et les aboutissants de la doctrine épistémologique que vous présentez<sup>21</sup>.

Constatant que l'analyse du mécanisme classique dans les chapitres d'*Identité et réalité* condamne la métaphysique cartésienne, et plus généralement toute métaphysique de l'immobilité, Bergson exhorte Meyerson à dégager sa propre métaphysique, à baliser la voie pour atteindre le réel. Compte tenu de l'importance du principe de Carnot dans *Identité et réalité*, peut-être Bergson espère-t-il que Meyerson rejoigne la voie du bergsonisme en proposant une métaphysique de la durée, qui atteindrait le réel par l'intuition, au-delà de la science. C'est ce que suggère Frédéric Fruteau de Laclos dans une analyse riche et détaillée de ces échanges entre Bergson et Meyerson<sup>22</sup>. Ce dernier prend très au sérieux cette

---

<sup>17</sup> CZA 408/247

<sup>18</sup> Meyerson à Bergson, s. d., *Lettres françaises, op. cit.*, p. 39.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 41

<sup>20</sup> *Ibid.*, *Mélanges*, p. 32.

<sup>21</sup> Bergson à Meyerson, 29 novembre 1908, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 47.

<sup>22</sup> F. Fruteau de Laclos, *L'Épistémologie d'Emile Meyerson*, Paris Vrin, 2009, p. 138-146.

injonction à la métaphysique et concède que son livre (le fruit de dix-huit ans de travail, rappelons-le !) « donne l'impression de quelque chose d'inachevé<sup>23</sup> ». Il rumine les remarques de Bergson jusqu'à repenser toutes ses thèses en termes bergsoniens. Va-t-il passer de l'épistémologie à la métaphysique en suivant l'injonction de Bergson ? Son ouvrage suivant est-il comme le deuxième étage de la maison basse construite dans *Identité et réalité* ? Meyerson exploite la métaphore architecturale mais pour conclure fermement que la métaphysique n'est pas son affaire :

Ce [*Identité et réalité*] n'est pas une construction habitable, c'est quelque chose de large peut-être, mais de fort bas, s'élevant à peine du sol, ayant plutôt la forme d'un soubassement et appelant impérieusement une véritable maison qui le surmonterait. Mais ce n'est pas à moi de la construire. [...] Ainsi mon travail reste, incontestablement, fort incomplet. N'est-il qu'un fragment ? Vous sentez, Monsieur, combien une telle désignation serait mortifiante pour mon amour-propre d'auteur. Aussi ai-je grande envie de me consoler en en cherchant une autre. Je dirais donc que j'ai labouré un champ restreint de la théorie de la connaissance, que mon travail fait partie de l'introduction à la métaphysique. Mon ultime ambition serait atteinte si, en rachetant son peu d'élévation par sa solidité, il était un jour reconnu comme faisant partie des *Prolégomènes à toute métaphysique future*<sup>24</sup>.

Résister à l'appel de la métaphysique, limiter son ambition : telle est la résolution de Meyerson après cet exercice de relecture bergsonienne de son idée maîtresse. En mentionnant le titre d'un ouvrage célèbre d'Emmanuel Kant – *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* (1783) – il laisse entendre qu'on doit d'abord se demander si la métaphysique est seulement possible. La préface de *De l'Explication dans les sciences* reprend l'expression kantienne « prolégomènes à toute métaphysique future » qui concluait sa lettre à Bergson douze ans plus tôt.

Notre travail, le titre l'indique, a pour base une théorie de la science. Quand nous nous aventurons au-delà, sur le terrain de la métaphysique propre, ce sont par conséquent toujours les conceptions de la science qui nous servent de points de départ et de points d'appui et c'est, de préférence, sous cet angle que nous considérons toutes choses. [...] Nous ne désirons que montrer aux créateurs de futurs systèmes, avec autant de netteté que possible, les obstacles qu'ils auront à franchir, et notre ambition suprême sera comblée, si nos travaux sont reconnus comme faisant partie des *prolégomènes à toute métaphysique future*<sup>25</sup>.

Renonçant à la métaphysique que Bergson l'exhortait à construire, Meyerson n'aspire qu'à préparer le terrain pour d'autres philosophes métaphysiciens au moyen d'une solide théorie de la connaissance. Le penseur solitaire s'inscrit clairement dans une communauté de penseurs, où il réaffirme avec quelque assurance son identité d'épistémologue.

Ainsi les échanges avec Bergson ont-ils un rôle déterminant dans les orientations philosophiques de Meyerson. Il développe avec ce dernier une relation complexe, tissant plusieurs ingrédients : de la déférence à l'égard de l'autorité d'un grand philosophe ; de la fascination pour sa puissance intellectuelle et son pouvoir d'abstraction ; une profonde empathie avec certaines de ses idées ; une pointe d'envie à l'égard d'un jumeau (ils ont sensiblement le même âge). Le rapprochement qu'il opère dans l'exercice de relation intellectuelle fusionnelle auquel il se livre dans sa lettre à Bergson lui permet finalement de s'éloigner, de s'émanciper et d'affermir sa personnalité de philosophe. Les exhortations de Bergson et l'effort d'identification au projet bergsonien ont pour effet immédiat de raffermir Meyerson dans sa vocation d'épistémologue.

Nouveau chantier

*De l'Explication dans les sciences* n'est-il alors qu'un « remake » un peu stylisé d'*Identité et réalité* ? Meyerson avoue qu'il se répète et l'assume : « Le domaine de nos recherches est resté le même : il s'agit toujours de la théorie de la connaissance, et la méthode également n'a point varié : nous

---

<sup>23</sup> Meyerson à Bergson, sans date, écrite en novembre 1908, *Lettres françaises*, op. cit., p.39.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>25</sup> *De l'Explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, cité dans l'édition Corpus des œuvres philosophiques en langue française, fondée sur la 2<sup>e</sup> 1927. Paris, Fayard, 1995, p. 13-14.

cherchons encore, de préférence, à dégager les principes essentiels de la pensée par la considération des procédés que suit la raison scientifique<sup>26</sup>. » Seul le mode d'exposition des principes a changé : à l'exposé historique d'*Identité et réalité*, qui induisait la présence de principes à l'œuvre dans la pensée à partir d'études de cas, Meyerson substitue un exposé dogmatique. Le livre commence par asséner deux thèses fondamentales sur la pensée scientifique. En deux chapitres, Meyerson affirme tranquillement : « L'homme fait de la métaphysique comme il respire, sans le vouloir et surtout sans s'en douter la plupart du temps<sup>27</sup>. » Les savants ne font pas exception et leur réalisme est même plus foncier que celui du sens commun : « Les êtres hypothétiques de la science sont véritablement plus choses que les choses du sens commun<sup>28</sup> ». L'explication mécaniste échoue certes à saisir les choses dans leur devenir, mais elle n'est pas la pensée unique en science. Il n'est donc pas question de chercher comme Bergson la vraie métaphysique en dehors de la science, dans l'intuition. La métaphysique est pervasive, omniprésente dans la science. En dépit des affirmations de Comte, l'esprit positif à l'œuvre dans la pensée scientifique ne s'est jamais affranchi de la métaphysique.

Pour établir, dans le chapitre suivant, que « la science recherche l'explication », Meyerson polémique encore avec Comte. La science n'est pas bornée à la recherche des lois, selon la devise comtienne « science, d'où prévoyance, d'où action ». Tout en attaquant ouvertement Comte, Meyerson prend discrètement ses distances à l'égard de Bergson, car ce dernier partage avec Comte la conviction du lien étroit entre science et action. Même s'il ne discute pas avec Bergson, il est clair que Meyerson a une autre idée de la science. Tout en partageant les vues de Bergson sur le mécanisme qui échoue à saisir le réel dans sa diversité et sa durée, il estime néanmoins que le mécanisme saisit partiellement la réalité au lieu de la distordre.

Mais surtout, Meyerson découvre en chemin que la tendance à l'identification qui anime le mécanisme n'est pas seule à l'œuvre dans la science. Elle est toujours en tension avec une autre aptitude de l'esprit respectueuse du divers, du changement, du devenir, du multiple. La contradiction n'est pas seulement entre l'esprit humain – toujours en quête d'identité – et le choc de la réalité qui viendrait sans cesse démentir les efforts d'identification, comme le laissait entendre *Identité et réalité*. Le combat entre l'esprit et le réel mis en scène dans le titre donnait une vision par trop simpliste, presque épique de la marche des sciences. Tel un Prométhée moderne le savant inlassablement chercherait à dérober le feu divin<sup>29</sup>. Or ce deuxième livre annonce que le conflit entre la raison et l'irrationnel du réel n'est encore que l'un des ressorts de l'entreprise scientifique. Chacun des deux pôles, l'esprit qui connaît et le réel objet de la connaissance, est à son tour habité de tensions.

Du côté du sujet, l'intellect lui-même est déchiré entre deux aspirations. Il veut l'identité, fût-ce au prix de nier le monde à trop vouloir l'expliquer. Mais en même temps il ne croit pas à la réalité de ce qui est trop rationnel. « Car nous voudrions sans doute que le réel fût rationnel ; mais sentons en même temps que ce désir est essentiellement chimérique, qu'il ne se peut pas qu'il soit véritablement satisfait<sup>30</sup>. »

Du côté de l'objet, même dualité. Le réel se révolte certes contre la raison, parce que la nature est irrationnelle. Néanmoins, elle se prête partiellement à la rationalisation car elle présente des îlots de cohérence que Meyerson compare à des « fibres », en empruntant cette métaphore à Arthur Balfour, le célèbre homme politique britannique, philosophe à ses heures, que Bergson lui a fait connaître<sup>31</sup>.

En choisissant la voie de la théorie de la connaissance, plutôt que celle de la métaphysique, Meyerson est donc conduit à compliquer sérieusement l'idée simple et lumineuse qu'avait dégagée *Identité et réalité*. *De l'Explication* dévoile une théorie de la connaissance éminemment paradoxale. La coexistence des deux principes dogmatiquement énoncés au Livre 1 se révèle problématique car le besoin d'explication scientifique pousse à dissoudre le monde extérieur (acosmisme), alors que la science ne peut se passer des choses, d'une réalité extérieure. La croyance en la rationalité de la nature est sans cesse bousculée par la mise à jour d'éléments qui résistent aux efforts d'identification. Ces

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 23

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 41

<sup>29</sup> C'est d'ailleurs l'interprétation proposée par un interprète juif Kalmen Gutenbaum dans « La philosophie d'Emile Meyerson », texte de 1932, traduit par M. Biezunski, *Fundamenta scientiae*, 4, N°2, 1983, p. 135-145, cit. p. 144.

<sup>30</sup> *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, §140, p. 198.

<sup>31</sup> *De l'Explication*, op. cit., ch. IV, p. 136-137 et CZA 408/3, brouillon s. l. n. d.

éléments ou phénomènes récalcitrants – que Meyerson dénomme des irrationnels – prolifèrent et gagnent en puissance. En 1908, il en dégagait seulement deux : l'irrationnel de la sensation et l'irrationnel du principe de Carnot. *De l'Explication* élargit le champ et les multiplie<sup>32</sup>. Chaque région du savoir est aux prises avec ses propres irrationnels, si bien que la diversité même des sciences témoigne des limites du pouvoir d'identification. Meyerson énumère ainsi une longue liste d'irrationnels en cheminant à travers les sciences<sup>33</sup>. La vision un peu simpliste de la connaissance comme duel entre identité et réalité se complique sérieusement et devient éminemment paradoxale. Même si Meyerson ajoute à sa conclusion quelques pages sur l'utilité de l'étude de la science du passé et l'unité de la raison humaine dans le temps, l'idée de paradoxe domine tout l'ouvrage.

#### De digressions en découvertes

De fait, ce paradoxe émerge dans la conclusion de la première version de l'ouvrage terminée le « 27 juin 1918, 7 h. ½ du matin ». Le manuscrit broché de trois cent cinquante-sept pages dactylographiées semble prêt à partir chez l'éditeur<sup>34</sup>. Il comprend dix chapitres : le chapitre IX « La tentative de Hegel » précède un long chapitre X intitulé « Conclusions », dans lequel Meyerson poursuit les commentaires sur Hegel qu'il compare à Descartes et à Auguste Comte, ce qui l'amène à réfléchir sur les rapports entre science et philosophie, avant de résumer ce que révèle le parcours accompli dans l'ouvrage, à savoir le caractère hautement paradoxal de la connaissance.

Or voilà que, dans la version finale, ces quelques pages de conclusions deviennent cinq nouveaux chapitres qui doublent le volume de l'ouvrage (de trois cent cinquante et une pages dactylographiées à huit cents environ). Le début lui-même a été profondément remanié et la structure globale de l'ouvrage deux fois repensée, comme l'attestent les tables des matières des manuscrits. Le premier chapitre, initialement intitulé « L'explication ontologique » est dédoublé en chapitre 1 : « La science exige le concept de chose », et chapitre 2 : « La science recherche l'explication ». Le chapitre 3 « La rationalité postulée » dans le deuxième plan est rebaptisé « La rationalité du réel ». Le ton est nettement plus assertif. Mais plus troublant encore est le changement qu'entraîne l'aventure hégélienne qui commande un détour par Schelling. Le chapitre consacré aux objections de Schelling à Hegel est entièrement neuf.

Pourquoi ce détour ? Meyerson le justifie (assez maladroitement, à nos yeux) dans l'introduction du livre par un souci de mieux comprendre le processus paradoxal de destruction de la réalité par la raison explicative, à la lumière de la tentative d'explication globale de la nature de Hegel et des objections de Schelling contre cette tentative<sup>35</sup>. Mais le caractère paradoxal ressortait déjà très nettement de la conclusion de la première version, qui aurait pu s'intituler « le paradoxe épistémologique », alors que la conclusion de la version finale s'intitule « l'unité de la raison humaine » (thème beaucoup plus discret sur l'ensemble de l'ouvrage).

Avec Hegel, Meyerson s'engage dans une aventure intellectuelle bien différente de celle qu'il a eue avec Bergson. Il a, au départ, une certaine affinité avec l'esprit de système de Hegel qu'il ne connaissait que de seconde main<sup>36</sup>. En 1919, il fait tout pour se procurer *La Science de la logique* et l'*Encyclopédie* en allemand. Il demande à un « aumônier israélite », Léon Berman, attaché à un hôpital militaire stationné en Allemagne de lui acheter ces ouvrages<sup>37</sup>. Il plonge alors dans Hegel, il s'immerge littéralement dans l'océan de ses déductions logiques de la science. Il découvre que Hegel « pénètre les recoins les plus obscurs de la pensée humaine<sup>38</sup> » ; il l'approuve sur certains points et se sent en connivence avec certaines de ses thèses. Mais il ressort de cette traversée convaincu que Hegel est une sorte de monstre. Il s'est fourvoyé, il n'a vu qu'un côté de la pensée scientifique (l'identité, la

---

<sup>32</sup> *De L'Explication*, ch. 6, *op. cit.*, p. 233-286. Voir aussi S. Roux « Meyerson et les mathématiques » *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2011) p. 23-45 et B. Bensaude-Vincent, « Meyerson rationaliste », *Ibid.*, p. 255-274.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.491-492. Sur le concept d'irrationnel voir aussi Sophie Roux « Meyerson et les mathématiques » *Corpus, Revue de philosophie*, n° 58, (2011), 23-46 et B. Bensaude-Vincent « Meyerson rationaliste ? », *Corpus, Revue de philosophie*, N°58 (2011), p. 255-274.

<sup>34</sup> CZA 408/247.

<sup>35</sup> *De L'Explication*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>36</sup> Meyerson à Ignace Meyerson le 30 décembre 1931, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p.628.

<sup>37</sup> CZA 408/11, lettre de Léon Berman, 19 août 1919.

<sup>38</sup> *De L'Explication*, *op. cit.*, p. 555

déduction) négligeant ainsi le rôle de l'empirique, second moteur de la raison scientifique. Or Meyerson trouve dans Schelling un allié pour se situer par rapport au « monstre ». Schelling a fait le même reproche à Hegel. C'est sans doute parce que sa critique a aidé Meyerson à prendre ses distances par rapport à Hegel, qu'il consacre aussi un long chapitre à Schelling et à sa *Naturphilosophie*. Comme Meyerson n'arrive pas à dire tout ce qu'il a appris sur Hegel et Schelling, il ajoute encore des commentaires sur ces deux auteurs sous forme d'appendices : en fin d'ouvrage, une quinzaine d'appendices (V à XIX) consacrés à Hegel et Schelling figurent comme autant de diverticules dans le cheminement intellectuel de Meyerson.

Après avoir « trempé » son « idée fondamentale » dans un bain de Bergson, puis dans un bain de Hegel, Meyerson se sent assez fort pour risquer en conclusion une nouvelle thèse et proclamer l'unité de la raison : « La raison humaine en dépit du conflit dont elle est sans cesse le théâtre, est véritablement une. [...] Tout le monde, toujours et en toute circonstance, a raisonné et raisonne encore selon un mode essentiellement invariable<sup>39</sup> ». Est-ce encore la thèse d'*Identité et réalité*, simplement stylisée, patinée par les années ? Certes Meyerson développe toujours son idée initiale, mais il ne se répète pas. Autant le message de son premier ouvrage a pu être condensé en deux mots, ou deux phrases, autant son deuxième ouvrage ne se laisse pas résumer. La vision éminemment paradoxale de la pensée scientifique qui émerge dans *De l'Explication* est beaucoup plus troublante que le message véhiculé par *Identité et réalité*. L'autodidacte qui a mis dix-huit ans pour accoucher d'un système sans l'aide d'un maître à penser ni d'un simple mentor, s'« autorise » : il s'affirme comme un auteur, sûr de lui, qui ne craint pas d'affronter les paradoxes. Il forge des vues originales en se confrontant à d'autres, il s'immerge dans la pensée de quelques auteurs pour faire avancer ses propres idées.

« Le cheminement » du philosophe

Lorsqu'il publie *Le Cheminement de la pensée* en 1931, Meyerson se présente comme un philosophe entouré. La liste impressionnante des gens remerciés témoigne d'un mode de travail beaucoup plus sociable que par le passé : Brunschvicg, Koyré, Lévy-Bruhl, Lalande, André Metz, Ignace Meyerson, Dominique Parodi, Désiré Roustau, Louis de Broglie, Einstein, Langevin. Meyerson lit, fait lire, questionne, répond, argumente. Ainsi, peu à peu, il élargit son « terrain » au point de couvrir un champ de plus en plus vaste d'activités de l'intellect : après les « sciences dures », dans *Du Cheminement*, il aborde de front la logique et les mathématiques.

D'où l'ampleur de l'ouvrage qui exige trois volumes, dont un de notes. Même s'il annonce un plan bien ordonné avec une partie sur la logique, une sur les mathématiques, une sur la « pensée extra-mathématique », Meyerson rédige en buissonnant, au fil des dialogues avec ses contemporains. Au lieu d'un traité bien focalisé, enchaînant les propositions suivant une argumentation linéaire, il fait un montage d'arguments, à partir de ses lectures et d'anecdotes. Il pense par vignettes, et découpe l'ouvrage en paragraphes dont chacun porte un titre, par exemple « le cuisinier de Vauvenargues ». Il donne parfois l'impression de « bricoler » au sens où il agence des bouts de lectures, de débats, il fait du neuf avec de l'ancien. Ce bricolage change-t-il profondément le profil de son idée maîtresse ?

Alors qu'il se présente comme un théoricien de la connaissance au début des années 1920, dix ans plus tard il reformule son programme en termes nouveaux comme « philosophie de l'intellect ». L'expression apparaît dans le titre de l'un de ses derniers écrits publié à titre posthume en 1934 : « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect »<sup>40</sup>. Cette dichotomie se substitue à l'alternative précédente, entre théorie de la connaissance et métaphysique. La philosophie de l'intellect s'ouvre dans *Du Cheminement de la pensée* où Meyerson précise le sens qu'il veut donner à son œuvre : « La tendance générale de nos travaux est, croyons-nous, suffisamment claire : il s'agit toujours des principes non du monde réel, mais de la pensée qui le saisit<sup>41</sup> ». Meyerson réaffirme donc qu'il tourne

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 865-866

<sup>40</sup> Meyerson, « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. 59-105.

<sup>41</sup> Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, p. 69.

le dos à la métaphysique pour se concentrer sur la manière dont les savants construisent le réel. Et il accepte alors que l'on compare son entreprise à celle de Kant<sup>42</sup>.

L'évolution de Meyerson vers une posture néo-kantienne, qu'il avait appréciée dès sa jeunesse en lisant l'œuvre de Charles Renouvier, pourrait être une réaction à la montée en puissance du logicisme incarné par Gottlob Frege et Bertrand Russell. En effet, dans *Du Cheminement*, Meyerson révèle son antipathie pour une logique sans sujet de la connaissance. Les idéalités logiques n'existent pas en soi, elles sont produites par l'esprit. Au logicisme, Meyerson oppose deux composantes essentielles de la pensée. D'une part, l'intuition joue un rôle non négligeable et Meyerson ne veut pas abandonner « ce que la pensée contient, à l'état naissant de trouble mais de précieux<sup>43</sup> ». D'autre part et surtout, même si tout ne vient pas des sens, l'expérience est indispensable, elle est l'une des deux sources de la pensée scientifique. La tendance de l'intellect à l'identification est sans cesse contrariée par les irrationnels issus de l'expérience qui bloquent la pensée rationnelle en chemin.

Tout en retraduisant son projet face au logicisme, Meyerson compare son entreprise à celle de Lévy-Bruhl. Dans *La mentalité primitive*, parue en 1922, il aperçoit « une autre voie parallèle à la sienne pour révéler les principes directeurs de la pensée humaine<sup>44</sup> ». En effet, Lévy-Bruhl et Meyerson, tous deux héritiers de Renouvier, perçoivent la causalité comme une croyance ou exigence fondamentale de l'esprit humain nécessaire pour faire la synthèse des phénomènes. Pour Lévy-Bruhl, les primitifs expriment cette exigence de causalité par la « participation » c'est-à-dire l'assimilation de leur moi à des êtres de la nature pris comme totems. L'énoncé fameux « les Bororo sont des araras » viole le principe de non contradiction puisque des humains s'assimilent à des perroquets. Meyerson au contraire ne veut pas distinguer les formes de pensée : il absorbe le concept de « participation » par lequel Lévy-Bruhl caractérise la logique des « primitifs » dans son propre principe d'identification. Le chimiste qui écrit une équation telle que  $\text{Na} + \text{Cl} = \text{NaCl}$  assimile bien lui des choses incompatibles : un métal mou additionné à un gaz verdâtre peut-il être identique à des cristaux de sel<sup>45</sup> ? Entre le scientifique et le primitif, Meyerson ne voit qu'une différence de degré et non de nature<sup>46</sup>. La lecture de *La mentalité primitive* a donc renforcé Meyerson dans sa conviction de l'unité fondamentale de toute pensée humaine.

Tout en discutant les thèses des uns et des autres, y compris William James et Norbert Whitehead, Meyerson exprime ses désaccords et concède des points d'accord. De ce petit jeu de confrontations, l'idée maîtresse ne ressort pas tout à fait intacte. Malgré des affirmations réitérées de ses thèses avec références précises à ses ouvrages antérieurs, quelques tensions sont perceptibles. Meyerson clame haut et fort l'unité de la pensée humaine dans toutes ses manifestations et s'évertue à trouver toujours et partout les mêmes tendances à l'œuvre. Il lui arrive néanmoins de souligner des variantes entre les registres de pensée et il va jusqu'à suggérer un pluralisme épistémique quand il souligne une identité propre à chaque science. Ce qui fait l'unité d'une science et la distingue de la voisine « c'est l'admission d'un même irrationnel ou si l'on veut [...] d'un même biais par lequel l'intellect cherche à s'attaquer au réel, à le rendre conforme aux exigences de la raison<sup>47</sup>. » Meyerson pourrait certes noter que ce faisant, il suit la pente de l'intellect humain... tiraillé par un appétit d'identification, mais qu'« une sorte de pudeur pousse à s'arrêter en chemin en se contentant de satisfactions partielles<sup>48</sup> ». Il utilise fréquemment des termes psychologiques comme « pudeur », « tendance », « philosophie inconsciente » pour décrire le fonctionnement de la pensée. On peut donc voir dans *Du Cheminement de la pensée* un tournant vers la psychologie, peut-être induit par les discussions avec Ignace Meyerson, que souligne Frédéric Fruteau de Laclos<sup>49</sup>.

---

<sup>42</sup> Meyerson, « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *op. cit.*, p. 105.

<sup>43</sup> Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. xxvi.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 84-85

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 84. voir aussi Meyerson à Maurice Milliou, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 652-655. En fait, Lévy-Bruhl ne postule pas vraiment une différence de nature entre pensée logique et pensée primitive mais, contrairement à Meyerson, il est plus attentif aux variations qu'à l'unité. Voir F. Keck, *Lucien Lévy-Bruhl entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*. Paris CNRS éditions, 2008. « Le problème de la causalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl » *Corpus. Revue de philosophie*, n°58 (2011), p.173-185.

<sup>47</sup> *Du Cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. xxiv

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>49</sup> F. Fruteau de Laclos, *Meyerson, Le Cheminement de la pensée*, Paris, PUF, 2009.

À ce tournant bien visible s'en ajoute un autre, plus discret : vers la métaphysique. Bien qu'il répète à l'envi son désir de se cantonner dans l'étude de la pensée, en révélant la métaphysique sous-jacente à la pensée des scientifiques, Meyerson s'aventure de plus en plus à parler du réel, non pas du réel construit par les savants, mais du réel en soi. En effet, il ne se contente pas de postuler – comme tout intellect humain selon lui – qu'il existe une réalité extérieure, indépendante de l'esprit. Il insiste toujours plus sur la correspondance entre les exigences de notre intellect et la réalité. Le réel est au moins partiellement rationnel. Meyerson reprend et commente l'image de la fibre qu'il a trouvée chez Lord Balfour<sup>50</sup>. La science isole et tire une fibre, un ensemble de phénomènes cohérent dans le tissu complexe du réel. Le réel se dérobe à l'intellect dans sa totalité, mais il offre quelques prises, des points d'accroche. Chaque science trouve une prise et l'exploite pour découvrir des pans entiers de la réalité.

Oui, Meyerson expose inlassablement la même idée, son idée maîtresse. Il l'expose au double sens : il la présente au public et la met à l'épreuve. Lui qui dans sa jeunesse a rédigé un article sur « la coupellation chez les Juifs » sait bien que l'épreuve pour les alchimistes est, en un premier sens, une expérimentation qui consiste à tester des idées par les faits (ici le cheminement historique et actuel de l'intellect) pour les réfuter ou les confirmer. En un deuxième sens, mettre à l'épreuve est aussi une expérience subjective de confrontation d'où l'on sort changé, différent. En confrontant sans cesse ses idées à celles des autres, au fil de ses lectures, de ses conversations, Meyerson change d'identité à chaque fois.

Mais ces mises à l'épreuve n'ont pas le caractère planifié d'une campagne d'expérimentations dans les grands projets scientifiques. La métaphore du cheminement qui inspire le titre de son quatrième livre invite à souligner une marche au hasard (*random*), au gré des rencontres faites en route. Avec cette randonnée intellectuelle, ses livres semblent croître de l'intérieur : *Identité et réalité* exposait son système en un seul volume de taille normale. *De l'Explication dans les sciences* compte déjà deux volumes et il en faut trois pour *Du Cheminement de la pensée* ! Koyré utilise un terme de physiologie pour qualifier le travail de Meyerson, l'« intussusception » caractérise sa méthode d'écriture : parti d'une thèse simple, Meyerson laisse croître de l'intérieur, au gré des lectures, des lettres et des rencontres<sup>51</sup>. Dans une lettre à Høffding, Meyerson note avec l'humour et l'autodérision qui le caractérise, qu'une telle méthode engendre des monstres<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> Meyerson, *Le Cheminement de la pensée*, *op. cit.*, § 85 p. 138.

<sup>51</sup> A. Koyré, « *Du cheminement de la pensée*, par E. Meyerson », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 27 (1933), p. 647-655.

<sup>52</sup> F. Brandt, H. Høffding, J. Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 168.